

MILLET au BORD DU VIDE

PAR EMMANUEL DAYDÉ

MUSÉE D'ART THOMAS-HENRY, CHERBOURG-OCTEVILLE.
DU 18 JUIN AU 5 SEPTEMBRE 2010.

Millet à l'aube de l'impressionnisme.

Commissaire : Louise Le Gall, conservateur du musée.

EXPOSITIONS

On ne naît pas impunément paysan au bout du monde. Venu du cap des tempêtes de la Hague, au pays des "coups de vent, des cormorans, des vagues et de la solitude", Jean-François Millet

(que l'on prononce Millet à la haguaise) est resté toute sa vie un enfant de cette pointe sauvage et septentrionale du Cotentin, où l'on naît à marée haute et où l'on meurt à marée basse.

76

(artabsolument)



Né parmi les vingt feux de Gruchy, un hameau invisible, encaissé et à l'abri des regards, sur le territoire de Gréville, le jeune Jean-François a vécu là dans une effrayante misère jusqu'à l'âge de 21 ans, mais à la manière d'un paysan remarquablement éduqué, qui sème le grain et ramasse le varech, en même temps qu'il lit le latin et se passionne pour Virgile, Shakespeare, Byron ou son cher Montaigne. Après et nues, décharnées et déchiquetées tels de fantastiques et squelettiques amas de pierre, les falaises de Gréville sont bordées de champs vert clair fluorescent, piquetés de touffes rases d'ajoncs jaunes et de bruyères violettes. Dominant le gouffre d'une mer souvent furieuse, ces grandioses et effrayantes

falaises d'orage s'avancent dans la mer, au milieu des brouillards et des tempêtes du Finistère normand. Accroché au bord de l'abîme, luttant contre le vent et les embruns, le jeune Jean-François →

À gauche :

Photographie d'Emmanuel Daydé.

Ci-dessous :

Jean-François Millet.

L'église de Gréville.

1871-1874, huile sur toile, 60 cm x 73 cm.

Musée d'Orsay, Paris.



exécute ses premiers dessins au charbon de bois, juste au-dessus du vide hostile de l'océan grondeur. Sa peinture restera marquée à jamais par cette "grandeur épouvantable".

Connaissance intuitive par les gouffres, son art de l'espace infini et du labeur poussiéreux de l'homme, "bête à peine supérieure aux autres", demeure obscurément un art du vide. Dans un dialogue hugolien avec le gouffre et dans une esthétique presque beckettienne de la disparition, Millet, avec son esprit foncièrement pessimiste, peint l'effacement, l'éphémère, le grain qui meurt, sur une terre absurde et déserte. Dans ses premiers portraits, ceux de sa jeune et mourante épouse comme ceux de ces braves cherbourgeois, rouges de contente-

ment et au bord de l'apoplexie, il s'attache à traquer la vie qui s'en va. Lorsqu'il brosse des nus vraiment nus – et non pas "déshabillés" comme chez Boucher –, ses innocents naturistes retrouvent une intimité perdue avec la terre, en se fondant dans

Ci-dessous :

Photographie d'Emmanuel Daydé.

À droite :

Jean-François Millet.

Le Castel Vendon.

1844, huile sur toile, 37 x 28 cm.

Musée d'art Thomas-Henry, Cherbourg-Octeville.



l'herbe et l'eau des ruisseaux. Dans ses scènes champêtres lourdes de désespoir, où laboureurs, glaneuses et bergers apparaissent tels des "animaux noirs" (selon les mots de Gambetta), hirsutes et en état d'hébétude, comme dans *Tess d'Uberville* et les romans réalistes de Thomas Hardy, Millet sonne le glas – même s'il s'agit de l'angélus – d'un monde paysan voué à l'extinction. En arpentant, à la fin de sa vie, les paysages infinis de La Hague, comme perdus dans les contemplations des îles anglo-normandes, il finit par dissoudre ses brutales figures préhistoriques dans de pures sensations lumineuses. Toujours, la peinture de Millet semble attendre un Godot qui ne vient pas. Ses tableaux d'air et de vent, comme ses dessins d'étoiles et de

nuit, demeurent la plus singulière fin de partie de l'art du XIX^e siècle.

Pourtant, hormis aux États-Unis, au Japon et désormais même en Chine – qui a réclamé expressément *Les Glaneuses* pour l'actuelle exposition universelle de Shanghai –, on continue superbement d'ignorer l'éclat de diamant vert, à nul autre pareil, de Millet. Malgré l'ancienne rétrospective de 1975 au Grand Palais et la plus récente et belle exposition *Millet-Van Gogh* du musée d'Orsay en 1998, on s'ingénie toujours à le statufier en une sorte de lymphatique troupière, sentimental, biblique et patriotique. Van Gogh a été le premier à percevoir la beauté primitive de cet homme du commun saisi à l'ouvrage, lui qui a repris inlassablement les tableaux normands les →



plus insoupçonnés de cet esprit secret et introverti. Vincent a ainsi multiplié ses versions du *Semeur*, autoportrait à peine déguisé du jeune paysan dévalant la pente, sur les trois maigres hectares de labour que possédait le père Millet en bordure de falaise, ou encore celles des *Bêcheurs*, ces ouvriers agricoles épuisés, contraints de bêcher ces mêmes terres qui sont impropres à la charrue parce que le granit y affleure. Mais le motif que Vincent n'a cessé de ressasser durant toute sa courte mais intense carrière – et ce depuis les sombres églises de Nuenen jusqu'à l'expressionniste et fantasmagorique *Église d'Auvers-sur-Oise*, c'est celui de l'église de Gréville, cette grange vivante gothique au long toit de barque inversée, qui tremble dans l'azur

marin et ondule à coups de petites touches légères dans les premières lumières du jour, avec ses corbeaux qui s'envolent autour du clocher, sur un fond aérien de nuages fuligineux et épars. Essayant de retrouver dans cette toile "une certaine impression

Ci-dessous :

Photographie d'Emmanuel Daydé.

À droite :

Jean-François Millet.

Falaises de Gréville.

1871, pastel sur papier, 44 x 54 cm.

Ohara Museum of art.



d'une scène qui avait frappé son imagination étant enfant", Millet travaille les toutes dernières années de sa vie à ce chef-d'œuvre d'instantanéité matinale. Bien que peinte d'après un croquis fait sur place et inspirée par un souvenir d'enfance, cette église frissonnante à 8 heures du matin semble anticiper les cathédrales de Rouen de Monet, saisies elles aussi – mais 20 ans plus tard – à différentes heures du jour et retravaillées ensuite en atelier. "Courant à l'onde pour en rejaillir vivant", Millet a peint là son cimetière marin.

Quoique né face à la mer, l'enfant de La Hague est longtemps resté face contre terre, ne peignant que les maisons, le puits ou le bout de son hameau natal. Les cultivateurs n'ont jamais fréquenté les

pêcheurs, et même environné d'eau, le paysan instinctivement fuit la mer. Son premier paysage de la Hague, Millet ne le brosse avec vigueur qu'en 1844, alors qu'il vient de quitter Paris après la mort de Pauline Ono, sa première épouse, pour retourner chez lui. La petite vue du Castel Vendon, éminence de rochers cyclopéens, dénudés et couvert d'ajoncs, caractéristique de la côte de Gréville. L'artiste vient de peindre sa Joconde phtisique dans un éblouissant *Portrait de Pauline en déshabillé*, cascade de touches blanches qui virevoltent autour d'un visage blafard et déjà mort, aux yeux brillants de fièvre. Il n'est alors pas interdit de voir dans ce paysage de mer en deuil une sorte de tombeau, un ex-voto marin pour sa chère petite normande disparue. →



Si Millet peindra encore par la suite plusieurs toiles de Gruchy et de ses environs, lors de différents retours qu'il exécute au pays depuis Barbizon, il n'osera la confrontation directe avec l'océan, sa palpitation liquide et son immensité qu'après 1870. Fuyant l'avancée prussienne, il se réfugie à Cherbourg et cherche enfin à "réaliser ce que je désire depuis longtemps : faire une vue de quelques parties des rivages de mon endroit". Tout d'abord arrêté le crayon à la main, et soupçonné d'être un espion à la solde des Allemands, il souffre ensuite de la pluie et du vent, puis d'une grande chaleur et d'un éblouissement du soleil, que ses yeux supportent difficilement. Opiniâtre, il n'en peint pas moins *La Mer vue de Gruchy*, papillotante sympho-

nie de vert émeraude qui, d'après son biographe Sensier, aurait dû s'appeler "Terre, ciel et mer", et *La Côte de Gréville vue de Maupas*, frange mouvante de blanche écume sur un tapis d'algues vert, qui vient enflammer un ciel mouillé de pétales mauves.

Ci-dessous :

Photographie d'Emmanuel Daydé.

À droite :

Jean-François Millet.

Le bout du hameau de Gruchy.

1854, huile sur toile, 46 x 56 cm.

Kröller-Müller museum, Otterlo.



Immédiatement achetés par de riches Américains, qui s'intéressent de près à l'œuvre du peintre, ces toiles luministes n'ont malheureusement pu faire le voyage à Cherbourg depuis Boston (qui conserve près d'une centaine d'œuvres du maître normand). N'en boudons pas moins notre plaisir avec un pastel exceptionnel, venu du musée d'Ohara au Japon, où, par un réseau d'affleurements, de touches appuyées

et de frottis de poudre légère, Millet relève la ligne d'horizon et incise dans la couleur ouatée des fragments d'herbe et de rochers, faisant définitivement entrer le paysage dans l'immatérialité de l'air, et l'art du pastel dans l'art moderne. Millet n'est plus un barbare en Normandie, c'est un magicien de la mer, dont les impressions soleil levant aèrent pour la première fois la peinture. ■

